

Entre voisins

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 36

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207098>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fut élu pape [par le concile] de Bâle, déposant pour cela le pontife Edouard IV. Le nouveau pape prit le nom de Félix V, mais les portes de Rome lui furent fermées et son autorité méconnue et contestée par la plus grande partie de l'Europe. Il abdiqua en 1449 devant un concile assemblé à Lausanne et mourut à Genève deux ans plus tard. Ripaille rentra dès lors dans l'obscurité. En 1575, le château fut fortifié et passa aux mains des chevaliers de Saint-Maurice et Lazare. Puis, plus tard, saint François de Sales y installa des Chartreux, qui y vécurent en paix jusqu'à la révolution française. Enfin, en 1813, le domaine fut acheté par le général comte Dupas. Actuellement, il est la propriété de M. Engel-Gros qui, en ces dernières années, l'a complètement restauré sur les plans primitifs et en a fait un des joyaux de la Savoie.

* * *

La tour du château de Ripaille passe dans les racontars populaires pour avoir abrité le diable, qui, revêtu du plumage d'un corbeau, croissait épouvantablement de minuit à l'aube, et faisait fuir en plein lac les bateliers qui voulaient jeter l'ancre sur la côte savoisiennne. Cet infernal oiseau avait fait encore une apparition prolongée en 1824, lors du voyage en Chablais du roi de Sardaigne Charles-Félix, et ses cris lugubres avaient effrayé tout le pays pendant plusieurs nuits consécutives. Personne n'osa s'approcher de la tour maudite, et les rares pêcheurs qui s'aventuraient aux environs faisaient pieusement le signe de la croix pour écarter le malin esprit, et fermaient les yeux comme si toute une légion satanique eût gambadé autour de leurs péniches. De là, une légende qui est peut-être encore vivace aujourd'hui, malgré la vérité connue. Et voici, d'ailleurs, cette vérité, telle que l'a contée, au milieu du siècle dernier, un chroniqueur du pays, Joseph Dessaix, neveu du général Joseph-Marie Dessaix¹, l'illustre enfant de Thonon, dont la statue sera inaugurée en cette ville mardi prochain 6 septembre, cérémonie à laquelle assistera M. Fallières, président de la République française.

* * *

Le marquis de Fêternes, dernier descendant d'une des plus anciennes familles de Chablais, possédait un corbeau de la plus belle espèce et surtout des plus intelligents. Il ne lui manquait pas même la parole et s'il ne poussait pas le talent jusqu'à improviser une harangue ou un poème, du moins répétait-il tout ce qu'il entendait. Bavard, jaseur comme une pie borgne, rien ne lui échappait et il avait de l'esprit comme quatre. Qui n'a pas connu ce corbeau, ne peut pas dissertar sur l'esprit des bêtes et je crois que sa noire enveloppe enfermait une âme empoisonnée par la loi de quelque capricieux enchanteur. Je ne saurais trop l'affirmer, mais ce qui est certain, c'est que ce n'était pas un corbeau ordinaire. D'abord, il parlait patois plutôt que français, ce qui s'explique par l'influence du milieu dans lequel il avait reçu sa première instruction. C'est dire aussi qu'il jurait épouvantablement et qu'il était fort mal éduqué.

Quelques traits nous feront faire plus ample connaissance avec lui.

Quand tout le monde était à table et que maître corbeau se voyait oublié, il éveillait l'attention en criant : « Fanchette, d'ai fan ! » et Fanchette, à ce cri de détresse, s'empressait de servir ce convive affamé.

Certain jour, une dame se présenta pour visiter la demeure du marquis pendant son absence; parcourant le jardin, elle dit à la personne qui la conduisait : « M. le marquis me trouverait bien curieuse s'il me savait ici. » Le

corbeau qui suivait cette étrangère, ne laissa pas tomber le mot et l'accompagna pas à pas en répétant : « curieuse, curieuse, curieuse », jusqu'à ce qu'elle fût sortie.

Un soir, c'était encore en l'absence du châtellain, les ouvriers et les domestiques se mirent à débiter un tas d'impertinences sur le compte de leur maître, comme cela se pratique assez généralement en pareil cas. Quand le marquis rentra, le corbeau qui n'avait pas perdu un mot de tous ces discours, alla se percher sur son épaule et lui débita toutes les gentillesses qu'il avait entendues : « Ah ! vilain marquis ! polisson de marquis ! coquin de marquis » et autres amabilités de même genre.

Mais, arrivons au fait capital.

Maître corbeau allait volontiers de Fêternes à Thonon. Arrivé dans cette dernière ville, il daignait descendre des hauteurs éthérées pour se promener comme un simple particulier dans les rues en compagnie de quelques oies dont il avait fait la connaissance.

Il s'y trouvait le 12 août 1824, au moment où le roi de Sardaigne, Charles-Félix — la Savoie appartenait alors à la couronne de Sardaigne — au cours d'un voyage sur la rive gauche du lac, arrivait d'Evian, accompagné de la reine. Les habitants de Thonon, pour fêter superbement leur souverain, eurent l'idée assez ingénieuse de simuler, sur le Léman, les péripéties bruyantes d'un combat naval. Le simulacre fut aussi frappant de vérité qu'on pouvait le désirer et la chasse au corsaire réjouit singulièrement le monarque piémontais qui assistait de la place du château à cette représentation.

Le corbeau, curieux lui aussi, descendit à Rive — port de Thonon — pour jouir du spectacle; mais bientôt épouvanté par le bruit des coups de canon, il s'enfuit à tire d'ailes et se réfugia tout tremblant dans la Tour du Noyer située sur la grève de Ripaille.

Le monarque parti, l'artillerie cessa de tonner et tout rentra dans le silence. Mais le corbeau, dont l'épouvante allait croissant, resta blotti dans la tour, ne cessant d'imiter, dans sa frayeur et pendant des heures entières, les coups qu'il avait entendus : « pou, pou, pou, pou, pou ! » S'il prenait quelques instants de repos, il se réveillait dans une agitation convulsive et répétait aux échos d'alentour : « pou, pou, pou, pou, pou ! » Alors des bruits étranges circulaient. Le diable avait fait, disait-on, une nouvelle apparition dans la tour et l'on parlait d'exorcisme, quand un esprit fort s'avisait de sonder le mystère. Quel fut son étonnement de découvrir que tout ce sabbat venait du corbeau du marquis de Fêternes, qui avait disparu et que l'on cherchait de tous côtés. Mais comme il refusait obstinément de descendre, on fit prévenir sa favorite Fanchette, qui arriva sur les lieux. La pauvre bête, en l'apercevant, lui cria : « Fanchette, vin me queri ! » Puis, à l'appel d'une voix amie, le corbeau descendit et fut emporté à Fêternes.

Pour faire cesser les bruits absurdes qui circulaient depuis quelques jours dans les campagnes sur le diable de la tour, on raconta l'histoire du corbeau, mais en vain; les paysans ne voulurent pas abandonner la satanique légende et un beau jour le corbeau fut abattu d'un coup de fusil, et l'âme du diable qui le possédait redescendit en sifflant au fond des enfers.

* * *

N'avait-il pas raison, le pauvre corbeau, de fuir devant les canonnades et de craindre les armes à feu, puisqu'il était prédestiné à en mourir victime ?

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

Les curieux. — X. attend un bébé. Toutes ses connaissances, à chaque rencontre, lui demandent s'il y a du nouveau ?

A la fin, fatigué de cette éternelle question, qui lui est souvent posée par des indifférents, X. fait à une personne qui la lui pose encore :

- Eh bien, devinez?...
- Un garçon ?
- Non !
- Une fille ?
- Non !
- Alors quoi ?
- Eh bien, encore rien ! !

GLOIRE AU TRAVAIL !

Gloire au travail ! C'est le titre d'une plaquette en vers, due à la plume de M. Ch. Jung, à Chailly sur Lausanne, et publiée à l'occasion de l'Exposition suisse d'agriculture. Elle renferme des strophes d'une belle et saine inspiration et qu'on lira avec plaisir. Célébrant l'œuvre du paysan, l'auteur s'écrie :

Gloire au labeur des champs ! gloire à la main qui crée !
Gloire à tous les petits, à la foule ignorée,
Aux plus humbles labeurs !
Tous ont donné leur part de force et d'énergie,
Tous donneraient gaîment leur sang pour la Patrie,
Gloire aux agriculteurs !

Citons encore ce passage :

Et pour continuer d'enfanter des merveilles,
Il faut au paysan, au chercheur dans ses veilles,
Aux outils du chantier,
Avec l'accord des bras, l'accord dans les poitrines
La paix sur les guérets, la paix sur les usines,
La paix au peuple entier.

Gloire au travail se vend chez l'auteur, ainsi que des cartes postales reproduisant les vignettes qui illustrent la brochure.

Entre voisins.

Un voyageur entre dans une auberge.
— Pouvez-vous me donner à dîner ? demande-t-il au patron.

— Mais, sans doute, que désire Mossieu ?
— Oh ! bien, donnez-m'en pour mon argent.
Le patron, qui flairait déjà une bonne affaire :
— Eh bien, nous avons un bon potage ; nous pourrions faire une omelette au jambon avec salade. Après, un *beatsteck* aux pommes ; puis, pour dessert, d'excellent gâteau aux abricots. Ça va-t-il à Mossieu ?

— Mais, sans doute, sans doute, je vous ai dit de m'en donner pour mon argent, quoi !

— Et quel vin préfère Mossieu ; nous avons du Montagny, de l'Epesse, du Dézaley ?

— Apportez le meilleur ; je vous le répète encore, j'en veux pour mon argent, voilà tout.

Le voyageur mange et boit copieusement, puis, félicitant l'aubergiste sur l'excellence de sa cuisine et les richesses de son bouteiller, il lui met dans la main une pièce de vingt sous.

— Voilà ! dit-il.

— Je ne sais si Mossieu a bien vu la pièce qu'il m'a donnée : ce n'est qu'un franc.

— Mais certainement. Je vous ai dit de m'en donner pour mon argent. C'est tout ce que j'ai.
— Ah ! mais... Mossieu !...

Et déjà l'aubergiste, furieux, s'approprie à flaque son client à la porte, avec les honneurs qui lui sont dus et en le recommandant à la sollicitude de la police, quand, se ravisant soudain :

— Eh bien, Mossieu, vous savez, la farce est d'une honnêteté qui frise... oui, enfin, vous me comprenez... Mais c'est égal, je ne dis rien pour cette fois, à la condition que vous alliez chez l'aubergiste d'en face en faire autant.

Disant cela, l'aubergiste désigne l'enseigne toute voisine d'un concurrent.

— Hélas, cher Monsieur, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable, réplique le mystificateur, mais j'y suis allé déjà, et c'est lui qui, justement, m'a dit de venir chez vous.

¹ On confond quelquefois le nom du général Joseph-Marie Dessaix (1764-1834), avec Louis-Charles-Antoine Dessaix, le général de l'époque napoléonienne, tué à Marengo, en 1805.